Pour le centenaire de la naissance

de

Jean Tinturier

20 février 1921 - 16 mars 1945

La Croix de GOTHA
devant laquelle ont prié
Marcel Callo et ses
compagnons

Édouard COTHENET

PRÉFACE

La figure de Jean Tinturier, dont la cause de béatification est ouverte à Rome, est marquante pour notre époque. Ancien élève de Sainte-Marie à Bourges, il est encore bien présent dans la mémoire des laïcs et des prêtres les plus anciens de notre diocèse. Il mérite aussi d'être connu par les jeunes générations.

Séminariste, il a répondu à l'appel du Seigneur, se mettant à sa suite sans savoir que cela le mènerait à mourir en martyr de la foi en mars 1945.

Alors que les mouvements de jeunesse étaient interdits dès l'été 1940, Jean Tinturier continua l'été à s'occuper des jeunes de Vierzon et à participer aux activités de la paroisse.

Au Séminaire, il fut marqué par la figure du Père de Montcheuil qui décida en juin 1944 de rejoindre les jeunes du maquis du Vercors où il fut fusillé le 10 août. Surtout, ce séminariste berrichon montrait un zèle ardent pour le Christ et cherchait le plus possible à développer son règne.

Lors de la réquisition des jeunes pour le STO, Jean Tinturier voulut être messager de la vérité dans la charité. Il s'engagea comme disciple missionnaire auprès d'eux. Comme il l'écrira : « *Je sais que c'est pour Lui* (le Christ) *et pour mes frères que je suis ici et cela me soutient beaucoup* ». Il mourut en martyr de la foi dans une baraque de Mauthausen.

En nous donnant à redécouvrir son itinéraire, le Père Cothenet nous donne de rejoindre la source de l'appel qui fonde notre vie : l'appel, pour tous, à servir le Christ et nos frères jusqu'au don total.

Mgr Jérôme BEAU
10 juin 2020

Bibliographie

- Edouard COTHENET, Jean Tinturier (1921-1945), Séminariste, mort en Allemagne de son dévouement à l'Action Catholique, *La Vie Catholique du Berry* , 17 nov et 1er décembre 1945
- Paul BESCHET, Mission en Thuringe, Paris, Ed. Ouvrières, 1947 2de éd. 1989
- Cardinal Paul GOUYON, Marcel Callo, 1981
- Mgr André GIRARD, Jean Tinturier, 1988
- Charles MOLETTE, « En haine de l'Evangile » (1943-1945) Fayard, 1993
- Vidéo-cassette : Au bout de la nuit Jean Tinturier, réalisée par Thierry DES TOUCHES,1995
- Charles MOLETTE, Jean Tinturier, l'un des cinquante, Paris, éd. de Guibert, 2008
- Dominique MORIN, Résistances chrétiennes dans l'Allemagne nazie, Fernand Morin, compagnon de cellule de Marcel Callo, Paris, Karthala, 2014

Je remercie vivement Mme Dominique Minot, fille de Fernand, pour les additions qu'elle m'a suggérées.

Prions

Nous te rendons grâces, Seigneur,
pour le courage de ces jeunes, jocistes, scouts, séminaristes
comme Jean Tinturier et Louis de Goy,
qui ont risqué leur vie pour annoncer l'Évangile
dans l'enfer nazi.

Que leur exemple suscite de nombreuses vocations
pour témoigner de l'amour universel du Christ
dans les déserts spirituels de notre temps.

Parmi les épreuves de l'Occupation en France, la réquisition de centaines de milliers de jeunes pour travailler dans les usines d'armement de l'Allemagne, a peu retenu l'attention. Ce fut un terrible cas de conscience pour les militants chrétiens, jocistes, scouts et autres : fallait-il se cacher et rejoindre les maquis ou partir avec les camarades dépourvus de tout secours religieux ?

Jean TINTURIER
20 février 1921 - 16 mars 1945

Dans notre diocèse, deux séminaristes choisirent librement de partir par zèle apostolique. Tous deux sont morts en mars 1945, en martyrs de la foi. La célébration du centenaire de la naissance de Jean Tinturier à Vierzon, mort au camp de Mauthausen, doit s'accompagner du souvenir de Louis de Goy, parti avec les jeunes des Chantiers de Jeunesse en Autriche et mort à Vienne le 2 mars 1945. Deux beaux exemples pour notre temps.

La béatification de Marcel Callo en 1987 a heureusement ramené l'attention sur la *Mission de Thuringe*, mais a laissé dans l'ombre le caractère communautaire de cet apostolat. Depuis, de nombreuses biographies ont paru sur l'un ou l'autre des participants. En présentant ici l'exemple de Jean, nous ne saurions oublier ceux avec qui il a témoigné de sa foi et c'est pourquoi nous élargirons quelque peu le récit.

- Chapitre I -

Préparation

église ND à Vierzon, plaque souvenir du baptême de Jean.

Jean Tinturier est né le 20 février 1921 à Vierzon, aîné d'une famille qui comptera huit autres enfants. Il fut baptisé dans l'église Notre-Dame où, à l'entrée, une inscription en rappelle le souvenir. Son père était ingénieur à la Société française de Vierzon, la grande usine qui fabriquait des tracteurs agricoles. C'était un chrétien fervent qui, bien formé par l'abbé Chavet, anima le cercle des hommes.

En raison des attaches familiales de sa mère, Jean fit ses études secondaires au Petit Séminaire de Langres. Demi-pensionnaire, il logeait chez sa grand-tante Marie qui eut une grosse influence sur lui. À Langres, Jean noua de solides amitiés. Son condisciple, l'abbé Gustave Prodigue, garda le souvenir « d'un bon camarade, sérieux tout en aimant plaisanter et rire de bon cœur. Parfois, un peu absent, parce que pensant et réfléchissant plus que la plupart d'entre nous ». En 1937 il vint à Sainte Marie de Bourges pour sa philo sous la direction d'un excellent professeur, l'abbé Louis Foucher.

Entrée au Séminaire de Saint Sulpice

1938 : l'année des grandes inquiétudes en raison de la politique d'annexion menée par Hitler, l'année aussi de la fausse paix de Munich. C'était reculer pour mieux sauter. Dès l'automne, après

son Bac, Jean, n'ayant pas encore 18 ans, entra au grand Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, tenu par les prêtres de Saint Sulpice. Plus de 86 jeunes en première année : on croit rêver ! Dans son cours se trouvait Charles Molette qui, par la suite, eut à cœur de rassembler la documentation nécessaire pour étayer la cause de béatification des 50 jeunes victimes de leur apostolat en Allemagne[1].

A la débacle, une lettre du 10 juin 1940 à un ami, jeune prêtre, nous révèle son angoisse :

> *En face des événement actuels, je me sens un peu honteux, mal à l'aise, car je ne comprends pas... Honteux, oui, de ne rien faire et d'être si peu à la hauteur, de si peu réagir (toi, tu es bien forcé), honteux encore par solidarité, si c'est nos péchés qu'on expie, - et pour l'humanité en général, qui est capable de faire une guerre si bête...*
>
> *N'est-ce pas une tentation : perdre la tête (face au mal qui envahit la France et le monde), et se réfugier dans le « je m'enfoutisme » complet, ou s'évader dans la superstition... Il y a le détachement du spectateur et celui du Saint, l'un veut être une désertion ; il nous faut au contraire participer aux angoisses de l'Heure, un peu comme le Christ à l'agonie, mais alors s'attacher à Dieu en même temps et voilà le vrai détachement du saint.*[2]

Parmi les fonctions qu'il exerça au séminaire, relevons celle d'infirmier. Le soir de sa tonsure et de sa prise de soutane (21 décembre 1940), Jean fut invité à parler du Saint-Esprit renouvelant la face de la terre et devant toujours crier dans les âmes sacerdotales. Cette exhortation frappa son auditoire en révélant une grande maturité, comme l'attestera son condisciple, Paul Villepelet.(MJT, p.214s). Pour son image de tonsure, Jean choisira la prière suivante : « *Seigneur Jésus, donnez-nous la foi conquérante des Apôtres, afin que nous soyons dignes d'être les frères de notre Rédempteur* » (MJT, p. 102).

Un autre texte atteste son application à lire l'Écriture et à

---

1 Ch. MOLETTE, *Jean Tinturier*, Paris, 2008, p.99. Par la suite, nous indiquerons les références à ce livre sous le sigle MJT.

2 MJT, p.99s.

en tirer des lignes de conduite. Il fut attiré par une expression singulière des Actes des Apôtres, embarrassant les traducteurs *epi to auto*. Elle se trouve en préambule au récit de la Pentecôte (Ac 2, 1) et comme caractéristique de la première communauté chrétienne (Ac 2, 44). Jean proposa de traduire « *Les apôtres étaient en communion penchés sur la même chose.* » Il ajoutait : « *Cela m'est venu en pensant à la première communauté chrétienne et, en général, à tous les commencements de communautés à l'origine des grands mouvements* ». Jean pouvait-il penser à la mission qui, un jour, sera la sienne en Thuringe ?.

Dans une lettre de 1941, Jean envisage le ministère du **pionnier :**

> *« Qu'est-ce qu'un pionnier sinon celui qui part tout seul en avant, qui sait ne compter que sur lui-même, qui a énormément de ressort intérieur. Or ne voilà-t-il pas justement ce qui nous manque ?... Il est peut-être bon d'avoir senti une fois avec angoisse et rage toutes les forces qui nous contraignent à rester dans l'ornière. Mais il faut en sortir ». (MJT, p. 103s)*

Quelle orientation prendre ?

En cette fin de l'année scolaire 41/42, Jean se montre hésitant sur la voie à suivre, parce qu'il était trop jeune pour être ordonné. Entre la vie spirituelle et la recherche intellectuelle fallait-il choisir ?

Une tante, Marie, lui déconseillait de trop s'engager dans les études, ce qui pourrait être au détriment de la vie spirituelle. Jean répondit qu'il entendait bien ne rien sacrifier.

> *Ne vous tourmentez pas, d'ailleurs je réfléchis en toute paix et simplicité ; gardant toute confiance dans l'Esprit, Lui justement que Jésus a envoyé sur la terre pour être avec nous. Je l'aime beaucoup cette fête de la Pentecôte : c'est la fête de la naissance de l'Église avec ce grand bouillonnement de vie nouvelle. Tout notre apostolat doit se placer sous ce signe de la Pentecôte. (MJT, p.104)*

Quelle licence préparer : de lettres, ou de philosophie, ou de théologie à la Catho ? Le supérieur du Séminaire ne l'encourageait pas dans cette voie, selon l'appréciation qu'il envoya à Mgr Fillon, archevêque de Bourges :

> *Séminariste consciencieux, pieux, aimant les études. Esprit compliqué, il n'arrive pas à dégager facilement ses idées et ses mots. Je crains qu'il n'ait quelque peine à se plier à tout le travail scolaire exigé par la préparation d'une licence. Il me semble d'ailleurs peu fixé sur la licence qu'il aurait à préparer.*

Séminaire des Carmes - Paris

La vie au Séminaire des Carmes

Après des vacances où il se dévoua à Vierzon au patro des jeunes, Jean se décida pour la théologie et entra avec moi, jeune bachelier, en octobre 1942 au Séminaire des Carmes, ainsi appelé en raison de l'ancien couvent fondé au début du XVII[e] s. Lors de la Révolution, il fut transformé en prison pour les prêtres réfractaires, c'est-à-dire ceux qui avaient refusé de jurer fidélité à la Constitution civile du Clergé. Sur le perron qui donne sur le jardin, ils furent massacrés le 2 septembre 1792 et béatifiés en 1926. Un souvenir tragique qui nous marqua tous. La retraite d'ouverture nous fut donnée par un prélat berrichon, Mgr Jean Villepelet, évêque de Nantes.

La faculté de théologie

La Faculté de Théologie de l'Institut Catholique était tenue par les Jésuites. Parmi les grandes personnalités, rappelons le souvenir du Père Jules Lebreton, spécialiste des origines chrétiennes, qui eut pour successeur le Père Jean Daniélou ; le Père J. Lecler, ecclésiologue, spécialiste de l'histoire de la Tolérance. le Père Yves de Montcheuil, théologien de grande valeur, exerçait une forte influence sur les étudiants de la Sorbonne. Ses livres Leçons sur le Christ *et* Problèmes de vie spirituelle *ont marqué de nombreux lecteurs. Après le débarquement de juin 1944 et la fermeture des Universités, Yves de Montcheuil décida de rejoindre les jeunes au maquis du Vercors. Arrêté, il fut fusillé à Grenoble le 10 août, peu avant le débarquement de Provence Nul doute que Jean n'ait été influencé par un tel professeur. L'enseignement de l'Écriture Sainte était assuré par des Sulpiciens. Le Père André Robert, qui fut élève du Père Lagrange à Jérusalem, était un précurseur dans ses cours, avant la parution de l'encyclique* Divino Afflante *du Pape Pie XII, en pleine guerre (1943). C'était la consécration des thèses du Père Lagrange sur la nécessité de tenir compte des genres littéraires pour une juste interprétation de la Bible.*

Dans la communauté du Séminaire des Carmes, philosophes et théologiens formaient deux groupes bien distincts. De ce fait, je n'ai pas de souvenirs précis sur Jean. Ce que j'écris repose sur les témoignages que j'ai pu rassembler. Selon l'un de ses amis, Pierre Quesnel, le premier abord était un peu déconcertant.

> *Son premier contact était toujours un peu bizarre. Je me l'explique maintenant en voyant combien il cherchait à entrer en contact avec, à l'usine par exemple, essayant de créer des liens de rapprochement, sinon de camaraderie avec tous ceux qui l'entouraient. Si son allure était souvent curieuse, je dirais même parfois étonnante, du moins on sentait qu'elle était franche. Je le crois dévoré d'un zèle ardent pour le Christ et cherchant à développer le plus possible son règne.*

Jean eut l'occasion de rendre visite aux jeunes du petit Séminaire Saint Louis, à Neuvy-sur-Barangeon. J. Soulcié en a gardé un vif souvenir : « Les rencontres avec Jean Tinturier nous révélèrent un aîné déjà mûr, éveillé aux besoins du monde et de l'Église. Il était informé de beaucoup de choses par ses cours, ses lectures, les contacts qu'on peut avoir à Paris et dans un séminaire universitaire. En Juillet 1942 il participa à un camp volant de la Ie troupe scoute de Bourges ».

Chapelle St Joseph des Carmes

Je n'insisterai pas sur les conditions difficiles de vie dans la France occupée. Nous avons souffert du rationnement comme les autres, et d'un chauffage central déficient, ce qui nous amenait à nous regrouper dans la Bibliothèque, pourvue d'un poêle, pour y travailler après les cours. Que de solides amitiés se sont alors fortifiées.

Aujourd'hui nous avons peine à imaginer le manque

d'informations dont nous disposions. Pas de radio pour écouter les émissions de la France libre. Les journaux étroitement censurés, soutenaient la collabo-ration avec le Reich, entré en croisade contre le bolchevisme. Les lectures spirituelles, données en fin de journée par le supérieur, M. Baufine, s'en tenaient à une doctrine intemporelle.

Se rendant souvent à l'Aumônerie des prisonniers, fondée par l'abbé Jean Rodhain, Jean y glanait des informations sur la situation des ouvriers du STO et leurs appels. ce à quoi les Allemands opposèrent toujours un *Nein* catégorique.

Le drame du STO

Dès l'été 1942, les Allemands réclamèrent l'envoi de 180.000 travailleurs pour leurs usines d'armement. Le président Laval justifiait la mesure comme permettant le retour d'un prisonnier de guerre pour trois travailleurs volontaires.

Volontaires forcés : ils étaient désignés par les chefs d'entreprise, recevaient une lettre de convocation venant de la mairie et étaient menacés de représailles sur leur famille s'ils n'obtempéraient pas. Ce fut le cas de Marcel Callo et de Fernand Morin. Parmi les partants, ne manquaient ni jocistes, ni scouts qui bientôt envoyèrent des appels pressants pour obtenir le secours de prêtres. Citons la supplique des jocistes de Berlin (fin 1942) :

Nous devenons, nous militants laïcs, de plus en plus responsables de milliers de jeunes. Ils nous demandent conseil. Nous avons à réagir contre les idées nazies, à discuter avec des nazis, à répondre aux jeunes du PPF (Parti Populaire français, tout dévoué à l'ordre nouveau du national-socialisme)[3]. *Pour être capables de porter ces responsabilités, nous avons besoin de directeurs de conscience. Donnez-nous des aumôniers. (MJT, p.114)*

Le 16 février 1943, le gouvernement de Vichy promulgua une loi pour rendre obligatoire le travail en Allemagne pour les classes 1920-1922. Que faire ? Selon la doctrine classique de l'obéissance au pouvoir établi, quelques évêques, dont Mgr Auvity, ancien évêque auxiliaire de Mgr Izart à Bourges et devenu évêque de Mende, invitèrent les jeunes à partir. Heureusement le 7 avril, les cardinaux Suhard (Paris), Liénard (Lille) et Gerlier (Lyon) déclarèrent qu'il n'y avait aucune obligation de conscience à obéir à une loi injuste, dictée par l'Occupant. De leur côté les responsables des mouvements de jeunes (ACJF), réunis à Avignon en mars, avaient condamné catégoriquement le STO. La JOC par contre, admit que, par solidarité avec leurs camarades ouvriers, des responsables partent en Allemagne[4]. (De ce fait, ce sont les militants jocistes et scouts qui furent les artisans de la résistance religieuse à la propagande qui s'employait à formater les jeunes à l'idéal nazi. L'extrait suivant d'un rapport benoîtement intitulé « *Orientation spirituelle et assistance sociale* », le montre bien :

L'élimination, chez les travailleurs étrangers, des scrupules est de la plus haute importance… Leurs scrupules idéologiques doivent être expurgés. Les conceptions des ressortissants d'États ex-ennemis doivent être aussi activement combattus que l'influence d'idéologies étrangères.[5]

---

3 Les Nazis voulaient en effet utiliser ce temps de déracinement pour l'endoctrinement des jeunes en faveur du « monde nouveau ».

4 J. Duquesne, in D. Morin, *Résistance chrétienne dans l'Allemagne nazie*, Paris, 2014, p.185sv.

5 F. Morin, p.33.

À Paris, le Cardinal Suhard était très préoccupé de la déchristianisation de la classe ouvrière. Il intervenait souvent à Issy pour partager avec les séminaristes sa préoccupation apostolique (MJT, p.91). Aussi lança-t-il la Mission de Paris et patronna la Mission de France qui ouvrit son séminaire à Lisieux. Très inquiet de la situation des travailleurs français en Allemagne, il envoya clandestinement en janvier 1943 un prêtre à Berlin pour évaluer la situation et, lors de son voyage à Rome, en rendit compte au pape Pie XII. À la suite de quoi il encourage le départ de prêtres volontaires sous l'habit de simples ouvriers (3 mars). Ce fut la **Mission Saint Paul**. Par un rescrit en date du 21 mars de cette année, Pie XII accorda aux prêtres des facilités pour la célébration de la messe.

Comme signes du grand élan missionnaire de l'époque, évoquons le travail social de Madeleine Delbrêl à Ivry-sur-Seine, la ville rouge. Sans rien cacher de sa foi, elle sut mener un dialogue constructif avec les communistes, Sa sainteté était ancrée dans la vie concrète des ouvriers et des familles pauvres, comme l'exprime si bien son livre *Nous autres, gens des rues*.

Le cas de conscience et la décision de Jean

Les étudiants avaient obtenu la possibilité de terminer leur année d'étude, mais après, que faire ? Un certain nombre décida de se cacher ou de prendre le maquis. Quelques-uns essayèrent de partir pour Londres en passant par l'Espagne, où plus d'un fut jeté en prison. D'autres enfin décidèrent de se solidariser avec les requis pour être témoins de l'Évangile à leur côté. Le Père jésuite Victor Dillard, spécialiste des questions sociales, prit vigoureusement ce parti dans sa lettre à Jean-Pierre, destinée aux étudiants :

> *Tu te trouves ici devant un cas très clair, où l'Église, par la voix de ses chefs, te dit « Le droit naturel est violé dans cette question ». Tu te trouves donc, sur ce point, libre de décider. Si tu dois partir, ce n'est pas pour des raisons humaines mais spirituelles, vis-à-vis du Christ comme spirituelles vis-à-vis de la France. Tu n'as pas le droit de laisser partir sans toi les ouvriers*

français... Pour ne pas quitter la France, tu dois t'expatrier avec eux. Pour avoir plus tard des titres à commander, tu devras aller les chercher là bas... (MJT, p. 125sv)

Pour sa part, le Père Dillard se fit embaucher comme ouvrier creusois et partit, travailleur civil, à Wuppertal dans la Ruhr. Arrêté pour son apostolat clandestin, il mourra à Dachau le 12 janvier 1945 et fait partie du groupe des 50 béatifiables.

« *On ne fait rien sur terre qu'en se consumant* ». Cette petite phrase que Jean aimait redire à ses amis nous donne la clef de son orientation à ce moment critique. En aucune manière, ni lui ni ses amis n'étaient favorables à la collaboration avec l'Occupant et à la participation à la croisade antibolchevique du Führer et approuvée. Par contre c'était la position, à la fin de sa vie, du Cardinal Alfred Baudrillard, recteur de l'ICP, sous l'influence d'un sulpicien Maurice Lesaunier. Une aberration difficile à comprendre de la part d'un universitaire qui s'était toujours distingué par son attachement à l'Église et son zèle patriotique.

La décision des séminaristes devait être apostolique ; était-elle claire pour autant et facile à prendre ? Consultés à ce sujet, le Père Wéber, supérieur

Les Jésuites en pointe pour la Résistance spirituelle

À Lyon, des Jésuites prirent l'initiative de lancer à Lyon Témoignage chrétien *(novembre 1941). Relevons le célèbre éditorial des Pères Chaillet et Fessard :* « France, prends garde de perdre ton âme. ». *Le Père Fessard dénonçait la méthode sournoise des nazis pour s'infiltrer, compromettre et enfin pervertir tout ce qui s'abandonne lâchement ou détruire tout ce qui résiste courageusement. Avec E. Mounier, le Père de Lubac prit aussi une part importante dans la rédaction de* Témoignage chrétien, *distribué sous le manteau. A Paris, les Pères Riquet et Sommet étaient très engagés dans une action qui les mènera à Dachau où ils furent accueillis par Edmond Michelet, comme le rapporte J. Sommet dans son livre si émouvant* L'honneur de la liberté *(Paris, le Centurion, 1987).*

de la rue du Regard, J. Rodhain lui-même, déconseillaient aux séminaristes de partir en Allemagne[6].

Préfet de Dijon, M. Donati conseilla au trio Tintutier / L. Kuehn /Fr. Donati une solution d'attente sous forme d'un stage au Centre de formation accélérée d'Ivry (juillet-septembre) pour devenir tourneurs. Ils logeaient aux Carmes, avec quelques autres séminaristes. Ainsi avaient-ils la possibilité de se retrouver dans la prière et de mûrir leur décision. M. Robert leur assura une récollection, comme le déclara le Père Baufine à la réunion des Évêques protecteurs de l'ICP en novembre 1943...

6 Témoignage de J. VILNET, dans MJT , p.123sv.

- Chapitre II -
L'apostolat en Thuringe

Le départ pour l'Allemagne

Les trois amis des Carmes partirent de Paris le 21 septembre 1943 et firent le voyage dans les trains normaux. Ils connaîtront par la suite d'autres conditions de voyage ! Le témoignage de l'abbé G. Prodigue (du diocèse de Langres) nous révèle bien l'état d'esprit de Jean « Être avec tous ces jeunes que les Allemands emmenaient, les aider, s'occuper d'eux. Et il y avait de la ferveur dans ses propos... » (MJT, p. 131).

Les trois arrivèrent le 23 septembre en Thuringe, à la petite ville de Schmalkalden, peuplée de 10.000 habitants, très marquée par le luthéranisme, les catholiques ne formant qu'une petite communauté. Affectés à l'usine de Karl Braun, les nouveaux arrivants rejoignirent d'autres jeunes logés dans un ancien café, à 2 km de l'usine.

Le clergé français en Allemagne

En tout ce furent 600 séminaristes et scolastiques religieux qui prirent le chemin de l'exil. À la même époque, 300 prêtres prisonniers de guerre optèrent pour le travail civil, perdant ainsi la protection de la Convention de Genève. Le ministère qu'ils espéraient exercer auprès de leurs jeunes compatriotes ne pouvait être que clandestin.

Rappelons l'action de Pierre Elion, séminariste de notre diocèse, fait prisonnier de guerre. En Silésie, il choisit le statut de travailleur civil pour rejoindre les jeunes du STO et il seconda efficacement un jociste de Valence Jean Perriolat qui, lui, fut arrêté en novembre 1944 et mourut à Mauthausen le 14 avril 1945. C'est à juste titre qu'il appartient au groupe des 50 béatifiables.

L'installation à Schmalkalden

Dans ses premières lettres, Jean veut rassurer sa famille et y décrit une situation dure, mais acceptable, onze heures de travail avec une pause-café le matin et un maigre repas à midi : sempiternelle soupe avec des pommes de terre et de temps en temps de la charcuterie. Les Français osèrent se plaindre au directeur de l'usine. C'est dire que les colis reçus de France étaient les bienvenus.

À la sortie du travail, Jean pouvait recevoir la communion dans la chapelle catholique, sur son chemin. Quel réconfort ! Le samedi après-midi et le dimanche étaient libres, bien occupés cependant par les travaux ménagers indispensables. Par la suite l'horaire de travail s'allongea, le courrier se fit plus parcimonieux : 2 lettres par mois à la famille.

La vie en chambrée n'est pas toujours rose ! Les camarades se plaignaient du désordre des séminaristes et d'un mauvais partage des colis qu'ils recevaient. Saisissant l'occasion, Jean fit la conquête de celui qui se plaignait le plus, le chef de chambrée, que par sa bonté il finit par gagner à la cause (MJT p. 156).

Au fil du temps, le logement fut réduit avec l'arrivée de prisonniers russes à l'étage et de trois jeunes femmes russes au rez-de-chaussée, qui restèrent discrètes. Dans la petite usine, on trouvait une majorité de Russes et d'Ukrainiens, quelques Lithuaniens, trois couples de Lettons.

> *Nous étions tous sous la domination allemande ; et pourtant nous avions un mal fou à nous entendre dans la vie quotidienne. C'est pourquoi, disait Jean, il ne faut jamais réveiller les vieux démons du racisme qui sommeillent en nous ; c'est trop grave, c'est criminel.*

Pionnier solidaire

Selon une lettre de 1941, Jean envisageait le ministère du pionnier : « *Qu'est ce qu'un pionnier sinon celui qui part tout seul en avant* ». Pionnier, Jean l'a été, non pas solitaire, mais solidaire. Les

témoignages de ses amis L. Kuehn et Fr. Donati mettent en avant ses initiatives courageuses. On ne saurait minimiser l'importance de l'amitié qui liait les trois et leur permettait de tenir bon. Dès son arrivée en Thuringe, Jean eut le souci de repérer les jeunes, jocistes ou scouts, qui déjà étaient à l'œuvre. Selon le témoignage d'un camarade de chambrée, tranmis par Fr. Donati : « Ce que j'admirais chez Tinturier, c'est qu'il sait ce qu'il veut et que rien ne peut l'empêcher de le mettre tout de suite à exécution. »

La mission de Thuringe

Le témoignage de François Donati à son retour est précieux[7]. Depuis bien d'autres informations ont été recueillies. Le livre capital est celui de Paul Beschet, *Mission en Thuringe* (1946). Après de longues enquêtes sur les divers groupes, Thuringe, Berlin, Cologne, Ch. Molette a bien montré que les jeunes furent d'authentiques martyrs (*En haine de l'Évangile*, 1993), puis a consacré un livre spécial sur *Jean Tinturier* (Paris, 2008).

C. MOLETTE, «*En haine de l'Evangile*», p.166

7 Il est à la base de mon article dans *La Vie Catholique du Berry* de novembre, 1945.

Le groupe de Gotha

Le groupe de Gotha mérite de retenir l'attention. Au point de départ, un convoi de 200 jeunes de Flers (Orne) arriva en novembre 1942. Parmi eux un jociste, Fernand Morin qui fut nommé interprète en raison de ses connaissances de l'allemand. Il resta à ce poste pendant deux ans, ce qui lui permit de rendre de multiples services à ses camarades. Il contribua à la formation d'une section jociste qui prendra contact avec les autres du district. Le Père Joseph Redeman, curé de la ville, faisait ce qu'il pouvait pour accueillir les Français malgré la pression des autorités. Il fut même menacé d'envoi en camp de concentration, parce qu'il avait assuré les obsèques de Français tués dans un bombardement (1944).

D. MORIN, *Résistances chrétiennes dans l'Allemagne nazie. Fernand Morin, compagnon de cellule de Marcel Callo*, Paris Karthala, 2014.

C'est par ses patientes recherches que la cause de béatification a pu être solidement étayée.

Nos trois amis, auxquels s'était joint un séminariste de Langres, avaient eu le souci de prendre contact avec les jocistes qui en Thuringe, avaient, dès la fin 1942, organisé des rencontres de réflexion et préparaient la messe française, une fois par mois, à l'église paroissiale. À tour de rôle, l'un ou l'autre des responsables assurait la prédication. Voici ce que Jean en écrivit à ses parents :

Dimanche messe en français. Il y a une messe comme ça tous les mois, avec chants, sermon en français. Le sermon, cette fois-ci ,j'ai eu l'honneur de le faire. La dernière fois, c'était un petit jociste, 22 ans, de Rennes (qui fait très jeune et qui est pourtant déjà marié et a une petite fille). C'était l'évangile du jour : Quel est le plus grand commandement ? C'était sur la connaissance et l'amour de Dieu. J'ai tâché d'être aussi élémentaire et simple que possible, car je savais que dans l'assistance il y avait des gaillards peu habitués à mettre les pieds à l'église. (MJT, p.150)

On ne peut qu'admirer le courage et le sens de l'organisation de ces jocistes. Par la suite ces messes furent interdites, les Français devant se rendre aux offices ordinaires.

La constitution d'un réseau

L'animation du petit groupe de Schmalkalden représentait déjà un gros effort, avec l'animation de cercles d'études pour les jeunes déjà engagés. Bientôt Jean voulut étendre son action. À plusieurs reprises, il émit le désir de voir modifier en ce sens les cercles d'études. Il faudrait, disait-il en réunion, que chacun d'entre vous, en conscience, se sente responsable du salut de quelques-uns de ses camarades de travail et qu'il agisse en conséquence. C'est ainsi que Jean suscita la création d'une *Amicale des travailleurs*, se chargeant de visiter les malades et de soutenir les camarades les plus en difficulté.

La nécessité d'établir un réseau entre les divers groupes se fit bientôt sentir. Jean y prit une grande part, n'hésitant pas à prendre le train, le samedi ou le dimanche pour rencontrer des responsables. Par prudence il se faisait acheter son billet par un autre.

Un épisode est très significatif, la rencontre de Jean avec Marcel Callo, un jociste rennais de la première heure, qui sera béatifié seul en 1987. Lui-même, dans une lettre à sa famille, raconte la rencontre

> *L'un de mes camarades est venu me voir hier et a passé la journée avec moi. Il avait beaucoup de courage, car plus d'un ne se serait pas dérangé par le temps qu'il faisait (il pleuvait à torrents)... Nous avons bavardé tout l'après-midi, et nous nous sommes fait du bien mutuellement, car le moral n'était pas très élevé.*

En ce jour du 14 novembre se précisa l'organisation de l'apostolat en Thuringe Sud, à l'instigation de Jean Tinturier. Une lettre à ses parents nous révèle ses préoccupations à cette date :

> *C'est de Zélia, où j'ai été à la messe des Français, que je vous écris... Au bout de quelque temps, on trouve que la vie est dure ici, dure... non au sens que vous pensez, non parce que nous sommes mal matériellement, mais parce que notre vie est terriblement paganisée. Un peu, ça va bien, mais à longueur*

de journée, ça finit par être terriblement pompant. Mais il y a beaucoup de joies. Je me sens redevenir comme un gosse... on est content du samedi soir de n'avoir rien à faire, de découvrir un nouveau paysage, de faire la connaissance d'un ami... Ici, tout marche bien, en particulier notre apostolat. Nous avons eu notre première réunion jeudi dans le cadre de l'amicale et dans celui d'un bistrot.

Les semaines étaient bien occupées, comme on le constate d'après la lettre suivante :

Ne croyez pas que nous disposions d'un temps libre fou. Le soir, en sortant du l'usine, nous allons communier, puis rentrons pour dîner. Mais le lundi, il y a la petite visite que je m'impose toutes les semaines à l'hôpital, et cela peut durer longtemps, d'autant qu'il est à 2 heures (de marche). Le mardi répétition de chant très souvent. Le mercredi préparation avec les militants du cercle d'étude... du jeudi. Le vendredi, re-répétion du chant. Le samedi est libre. Le dimanche on dort. (MJT, p.161s)

Et cela sans compter les travaux domestiques. Avec un tel emploi du temps, on comprend que Jean ait éprouvé une grande fatigue. En janvier, il sera arrêté deux semaines par la grippe. Remis, il reprendra son bâton de pèlerin. Avec son ami Louis Kuehn, il se rendra à Steinbach, à 10 km de Schmalkalden. 15 jours plus tard, il poussera jusqu'à Cobourg, aux confins de la Bavière, dans l'espoir d'y susciter un centre d'action catholique. On notera les relations avec des jocistes belges flamands. À la suite d'une décision de la *Wehrmacht* du 20 avril 1943 sur le changement de statut pour 250.000 prisonniers, l'abbé Jean Lecoq, du diocèse de Rennes, deviendra travailleur civil à Gotha, et pouvait de là soutenir les groupes de Thuringe, non sans risques.

La montée des menaces

Ce que nos jeunes ne pouvaient savoir alors, c'était la surveillance de la Gestapo à leur endroit. Il faut pour cela remonter en arrière. Le national-socialisme se manifestait de plus en plus

sous son vrai jour, profondément anti-chrétien. Au point de départ, le gouvernement de Vichy avait institué une Délégation pour les travailleurs français en Allemagne, dirigée par le Dr Bruneton, et c'est avec elle que J. Rodhain travaillait pour l'envoi de colis et de livres. Bientôt la Délégation française passa sous le contrôle de l'organisation allemande qui eut ainsi connaissance de tous les fichiers (MJT p. 117). En juin 1943 J. Rodhain se rendit à Berlin pour un rassemblement des ouvriers français. Ils vinrent en grand nombre à la messe, près de 1500, sans se douter qu'ils étaient fichés.

Audacieux fondateur de l'Aumônerie pour les prisonniers,de guerre, protégés par la Convention de Genève, J. Rodhain était-il assez conscient des dangers qu'encouraient les responsables chrétiens, séminaristes et prêtres en Allemagne ? Le 24 août 1943, il leur envoya une lettre pour les encourager dans leur apostolat « *C'est sur vous que repose toute l'organisation religieuse de nos 800.000 compatriotes* ».La lettre fut communiquée à la Délégation française, qui s'empressa de la transmettre aux services allemands (MJT, p 138s). Le piège ne tardera pas à se refermer.

La mesure décisive fut la Note de Kaltenbrunner, chef de l'Office central du Reich, en date du 3 décembre 1943, note que Ch. Molette eut le mérite de retrouver dans les archives allemandes :

> *Le secours spirituel des travailleurs français, belges, hollandais etc par des prêtres de leur pays est et reste interdit et doit être jugulé par tous les moyens.*

La note se poursuivait par une dénonciation de la JOC comme opposée à l'État allemand.

Dans un premier temps, des prêtres clandestins et des séminaristes furent renvoyés en France, « afin d'enrayer la dissolvante influence anti-allemande des bureaux et organismes d'Église français sur les travailleurs civils français dans le Reich. » (MJT, p.166). Quant aux prêtres condamnés, ils furent envoyés à Dachau, comme ce fut le cas pour le jésuite Victor Dillard, l'un des 50, qui y retrouva les Pères Riquet et Sommet ainsi que Mgr Piguet, évêque de Clermont. À Vienne, Louis de

Goy aurait pu partir. À la différence des autres séminaristes, il décida de rester en solidarité avec ses camarades ouvriers.

La mesure d'expulsion ne semble pas avoir atteint la Thuringe. Jean n'en espérait pas moins pouvoir bientôt reprendre ses études avant son ordination :

> *Je continue à travailler un peu intellectuellement avec les moyens du bord. Cela ne va pas loin. Je lis surtout l'Évangile, quelques livres de spiritualité ; j'ai un livre d'histoire. Est-ce suffisant ? Il est certain qu'au retour j'aurai un gros effort à faire pour m'y remettre. D'ailleurs peut-être le ferai-je avec un esprit plus neuf. J'espère pouvoir terminer mon année de licence à Paris, au cours de laquelle probablement je serai ordonné. Bien que ce soit encore lointain, cependant le grand jour approche rapidement maintenant pour moi... Dimanche j'ai rencontré un camarade des Carmes, Jean-Claude Poulain et cela a été un grand réconfort pour moi. (MJT, p.169)*

Au début de mars 1944 les responsables comprirent que la Gestapo les surveillait de près. Jean décida donc de suspendre toutes les activités. Par contre Marcel Carrier, responsable jociste de Weimar, envoyait lettre sur lettre pour demander des explications. Le dimanche 16 avril, Jean parvint à lui envoyer une missive dans laquelle il disait en substance :

> *La prudence est pour nous un devoir, car nous n'avons pas le droit de risquer notre vie et celle des autres inutilement... Prudence ne veut pas dire lâcheté ou peur. Et, il va sans dire que, si nous sommes amenés à rendre témoignage, nous en serons fiers et nous le ferons sans hésiter. (MJT p. 171)*

Les premières arrestations

Pressentiment bien vite réalisé. Le mercredi 19 avril, sur les 10 heures du matin, une alerte obligea les ouvriers à se réfugier sur les pentes de la montagne voisine de l'usine. Causant avec ses camarades, Jean aperçut de loin un policier sur sa moto : « *Il vient*

pour moi » déclara-t-il à son interlocuteur en lui donnant l'adresse de ses parents. Menotté, Jean fut conduit à la salle de police. Il put remettre sa montre et son argent à un ami. Affaire religieuse, lui déclara le policier, et non pas espionnage. L'ordre vient de Gotha, et c'est là que le lendemain Jean fut emmené. Il y retrouva cinq autres jocistes, avec qui il put se concerter. Les interrogatoires individuels se poursuivirent des heures, avec une grande brutalité contre certains. La nuit se passa dans des cellules, en sous-sol, froides et humides. L'inspecteur de police, un ancien séminariste du diocèse de Fulda, fut odieux, déclarant avoir trouvé un autre Dieu, le Dieu de la victoire (*Gott mit uns*). Par dérision il prit les ornements sacerdotaux d'une valise-chapelle pour en affubler Roger Vallée, séminariste du diocèse de Sées, et voulut faire boire à Jean de la bière dans un calice. Nul doute donc que ce fut par haine de l'Évangile que Jean fut interné à la prison de Gotha, le 27 avril.

C'est aux chefs que la Gestapo s'en prenait. Les autres, comme Louis Kuehn et François Donati, il fallait bien les maintenir dans les usines d'armement pour le succès des armées du IIIe Reich.

À l'hôpital de Gotha

Lorsque se referma la lourde porte de la vieille prison de Gotha, Jean allait retrouver toute l'équipe dirigeante de la mission de Thuringe. À peine incarcéré, Jean fut atteint de diphtérie et transporté à l'hôpital de la ville où il demeura du 29 avril au 6 juin avec une semaine de convalescence. Le 10 mai il put envoyer à sa famille une lettre rassurante. Il y décrit le cadre de l'hôpital, un petit parc avec des arbres qu'il pouvait voir de sa fenêtre, mais il ne dit pas s'il pouvait s'y promener. Au moins le menu était-il meilleur que celui de la prison. Voici l'essentiel de sa lettre :

> *On croit quelquefois que tout est perdu et pourtant cela ne va jamais aussi bien qu'à ce moment-là. Tel est mon cas en ce moment... Ne m'envoyez plus de colis. Je pense pouvoir vous écrire, probablement d'ici un peu de temps et en allemand. Je tâche de profiter spirituellement au maximum de ce qui m'est*

donné ces jours-ci. C'est donc à peu près tout ce qui me reste à faire. Je compte beaucoup sur vos prières... Nous sommes plus que jamais entre les mains de notre Père. Je sais que c'est pour Lui et pour mes frères que je suis ici et cela me soutient beaucoup.

Le 15 mai, il envoya une nouvelle lettre :

Ce qui manque comme toujours, ce sont des livres pour nous occuper, quelques romans, quelques livres allemands, mais pas de dictionnaires. Le plus grand danger, vous le voyez, c'est de se matérialiser à l'excès, surtout quand je pense aux épreuves qui m'attendent encore. Je réagis de mon mieux et tâche de me fixer tout en Dieu. Comme tout se simplifie ! Et vraiment, je n'ai plus l'impression de perdre mon temps.

Très significatifs, ces quelques mots seront mis en valeur sur le mémorial de Vierzon. Louis Kuehn put lui rendre visite le 4 juin.

Nous avons pu parler assez longuement. Il était resté le même : gai, original, pas du tout conventionnel avec la vigueur de son papa et l'humour spirituel de sa maman. Il n'était pas du genre d'un saint à mettre sous vitrine, avec une auréole !... Il m'a dit : Je ne regrette rien. Il ne pensait pas tellement aux décisions que nous avions prises, à tort ou à raison. Il n'était pas un homme à s'appesantir sur le passé. Il voulait dire, je crois, que l'étape de Schmalkalden le préparait de toute façon à son avenir, quel qu'il soit. (MJT, p.186s)

Les Douze dans la prison de Gotha

Paul Beschet et Fernand Morin nous ont transmis des souvenirs très précis sur les mois d'internement à Gotha. La rudesse de la vie n'avait rien de comparable à celle des camps de concentration. La plupart des prisonniers travaillaient en équipe dans les fermes des environs, où ils retrouvaient des prisonniers de guerre français, affectés comme ouvriers agricoles. Cela permettait d'échanger des nouvelles, un peu de ravitaillement qu'il fallait dissimuler avant de rentrer à la prison.

Ajoutons un détail significatif. Près de la prison se trouvait un couvent de religieuses. Lorsque passait la petite colonne de prisonniers partant au travail, les sœurs ouvraient leurs fenêtres et récitaient le chapelet en signe de communion.

Jugé inapte au travail agricole, Jean restait seul dans sa cellule, avec une perceuse, alésant de petites pièces. Dans la matinée, il bénéficiait d'une pause d'une vingtaine de minutes. Un autre travail, souvent le dimanche, consistait à casser du bois dans la cour de la prison. Il pouvait échanger alors des mots de réconfort avec Louis Pourtois, jociste de Besancon. Le surveillant-chef, surnommé Deux-Etoiles, n'était pas avare de vexations. Par contre le Directeur de la prison, lorsqu'il fut nommé à un autre poste, fit au groupe un geste d'adieu, ému, semble-t-il par la qualité spirituelle des prisonniers.

Jean fera un second séjour d'une semaine à l'hôpital en août. Comme l'écrit Ch. Molette, « la page de l'apostolat militant se fermait, celle de l'apostolat de rédemption désormais prenait toute sa place. Ce serait désormais pour lui une nouvelle façon de participer aux angoisses de l'heure, un peu comme le Christ à l'agonie » (MJT, p.174). La dernière lettre de Jean à sa famille, nous la présenterons en finale comme son Testament spirituel.

La vie spirituelle du groupe.

Parmi les détenus se trouvait l'abbé Jean Lecoq, du diocèse de Rennes, dont nous avons déjà parlé prisonnier de guerre devenu « travailleur civil », il fut arrêté en raison de son apostolat à Gotha. Ne pouvant célébrer, il pouvait du moins le dimanche lire les textes de la messe dans le Missel du Père Godin, édité en français,et assez mince pour déjouer les fouilles. Au début août, faute de place, les détenus durent quitter leurs cellules pour s'installer tous ensemble dans une ancienne salle de prière (*die Kirche*) servant à l'aumônier luthérien pour ses prêches. Séminariste de Sées, Roger Vallée y vit « la chambre haute » où les apôtres attendaient en prière la venue de l'Esprit Saint, ce qui correspondait bien à la spiritualité de Jean.

Chaque soir tous se retrouvaient pour la prière.

> *Tous à genoux, le chapelet à la main, nous récitions des prières scandées par des « neuvaines», des incantations adressées à Marie, la mère du Christ. Le jeudi prenait place une méditation sur l'Évangile. (F. Morin, p.125)*

Ils lisaient aussi chaque jour des extraits du livre du Père Godin *France, pays de mission ?*

L'absence de la communion eucharistique leur pesait beaucoup. Une seule fois, le 12 juillet, le Seigneur vint sacramentellement jusqu'à eux. Le témoignage le plus ancien est celui de Fernand Morin, compagnon de cellule de Marcel Callo. Henri Choteau, jociste qui n'avait pas été arrêté, put obtenir d'un prêtre allemand un peu de « pain blanc », nom de code pour le pain eucharistique, Il le plaça dans une petite boîte d'aiguilles de phonographe, Ce ciboire, il le dissimula dans sa poche et ne put le remettre aux prisonniers, dans le coin d'une cour de ferme, qu'au bout de quinze jours d'adoration et d'action de grâces silencieuse. Pour sa part, Jean travaillait à la prison, ce qui l'empêcha de participer à la joie de cette visitation du Seigneur. Menacé d'une sévère condamnation, le prêtre allemand ne recommença pas, ce qui nous en dit long sur le poids de la persécution nazie.

La chambre haute était décorée d'une **croix en fleurs d'immortelles**, réalisée par Camille Millet, travaillant au dehors comme jardinier. Le tressage de ces fleurs en forme de croix visualisait la prière commune, à l'instar des apôtres au Cénacle. Avant le départ, Fernand réussit à la confier à un prisonnier de guerre breton, avec la mission de la ramener en France comme relique. Aujourd'hui, elle est confiée au diocèse de Rennes.

Une image souvenir porte l'inscription suivante :

La Croix de GOTHA devant laquelle ont prié Marcel Callo et ses compagnons

Devant cette croix, à la prison de Gotha ont prié :
Fernand Morin , déporté à Buchenwald
Jean Lecoq, prêtre du diocèse de Rennes, déporté à Dachau
Marcel Carrier, jociste de Paris, mort à Flossenburg, le 6 mai 1945
André Vallée, jociste de Sées, mort à Flossenburg, le 31 janvier 1945
Roger Vallée, séminariste de Sées, mort à Mauthausen le 29 octobre 1944
Camille Millet, jociste d'Ivry-s-Seine, mort le 15 avril 1945 à Flossenburg
Marcel Callo , jociste de Rennes, mort à Mauthausen le 19 mars 1945
Henri Marrannes, jociste de Paris, mort à Zwickau, le 4 avril 1945
Louis Pourtois, jociste de Besancon, mort à Mauthausen le 20 avril 1945
Jean Tinturier, séminariste de Bourges, mort à Mauthausen le 16 mars 1945
Paul Beschet, jésuite, déporté à Flossenburg
René Le Tonquéze, jociste, déporté à Flossenburg.

Sans qu'il y ait eu même le simulacre d'un procès en la présence d'un avocat, Jean dut signer l'acte de condamnation : *Par son action catholique auprès de ses camarades français, pendant son temps de service de travail obligatoire, a été un danger pour l'état et le peuple allemand.*

Texte capital pour montrer que c'est bien en témoin de la foi, en martyr que Jean a été envoyé en camp de concentration. Il en était de même pour ses compagnons, rassemblés dans la prière devant la croix d'immortelles. C'est ainsi que Camille Millet, jociste d'Ivry-sur-Seine pouvait dire : « Pour moi ne vous inquiétez pas : travailleur du Christ, il veille sur nous et saura nous donner les grâces nécessaires pour faire ce qu'il nous demande. » Et encore « Après tout, s'il faut des martyrs à la JOC, nous pouvons bien faire ça. » (MJT, p. 197)

- Chapitre III -

La participation à l'agonie du Christ

Nacht und Nebel, nuit et brouillard. C'est désormais dans le brouillard le plus froid que, seul, Jean s'enfonce. Le groupe de Thuringe est dispersé. Plus aucune nouvelle d'une famille très aimée ; impossibilité d'écrire. Nous ne sommes renseignés que par les témoignages des rescapés des camps, en particulier Paul Beschet. C'est le moment de relire cette méditation de Jean, écrite le 10 juin 1940 : ***participer aux angoisses de l' Heure, un peu comme le Christ à l'agonie.***

Le chemin de croix devait commencer par le camp de Buchenwald. Mais comme il avait été bombardé, le convoi se dirigea vers le camp de Flossenbourg. Selon le récit de Paul Beschet,

> *Le 7 octobre 1944, nous fîmes embarqués, enchaînés quatre par quatre, pour un voyage d'une semaine, bouclés dans un wagon cellulaire, qui nous traîne de wagons en prisons par Weimar, Gera, Plnen et Hof. À notre arrivée au camp de* **Flossenburg**, *nous sommes entassés dans une grande salle en vue de l'incorporation. Nous sommes admis à passer à la désinfection après une brusque évacuation des lieux, poursuivis à coup de gummi jusque dans la salle des douches immense et propre. Là, dépouillés de tout, mis à nu, tondus à triple zéro des pieds à la tête, il faut attendre son tour pour passer devant le kapo. Ce dernier, un droit commun, matraque au hasard ceux qui chuchotent ou qui se traînent, déjà fiévreux ou blessés. Un SS botté et ganté assiste à la scène. (p 178)*

Là, Jean put retrouver quelques séminaristes. Le soir, avant l'appel, les cinq dialoguaient les Complies. C'est dans ce camp sinistre que le 7 avril 1945 fut pendu le pasteur Dietrich Bonhoeffer, chef spirituel de l'Église confessante d'Allemagne.

En octobre Jean fut transféré au camp de **Mauthausen**, il arriva le 25 octobre et fut enregistre sous le n° 108 814. Il quitta ce

camp le 1er décembre et arriva le lendemain à **Auschwitz** d'où il fut transféré à **Schwientshowitz**, séparé des trois jocistes qui étaient entrés avec lui à Mauthausen. Il y passa l'hiver, dans des conditions très pénibles, à transporter des pièces et des déchets métalliques, à proximité de travailleurs libres, auxquels, malgré l'interdiction, il s'adressait, en leur parlant du Christ et de Saint Paul. En se cachant derrière les machines, il entra en contact avec un jociste qui lui proposa un peu de nourriture. Mais Jean refusa, préférant qu'il lui donne un petit évangile. « Nous avons pu contacter ce jeune par la suite », écrit Mlle Thérèse Tinturier, sœur de Jean. De son côté, nous disposons du témoignage de Joseph Wiss :

> *Jean savait ce qui l'attendait ; déjà il était bien faible et s'en rendait compte et sa santé s'était déjà bien amoindrie ; mais il se souciait peu de cela. Souvent il comparait sa vie et me parlait de saint Paul ; il aurait préféré rester en prison, se tenant plus près du Christ. Je sentais aussi en lui une vie et un état d'âme très élevés. Il me parlait souvent aussi de ses parents. (MJT, p.207s)*

Vint la grande offensive russe. Le 23 janvier 1945, sur l'unique route encore libre pour les Allemands, les déportés du Kommando dont Jean faisait partie sont évacués, attelés à des traîneaux (traîneaux de la mort, écrit P. Beschet), par grosse neige, escortés de SS. Jean retourna au camp de **Mauthausen** le 29 janvier 1945 et peu de jours après son arrivée, il fut hospitalisé au *Revier* (infirmerie, si l'on peut dire), où s'entassaient 800 malades, couchant par 4 sur une même paillasse. Citons le témoignage d'un Déporté, rappelé sur l'image mortuaire : « Jean se penchait sur moi et me remontait le moral par de douces et bonnes paroles, comme savent le faire les Prêtres. »

La mort d'un martyr

Voici le dernier souvenir sur la maladie de Jean au *Revier* de Mauthausen, transmis à la famille par Lucien Lundy, jociste d'Aussonne, faisant office d'infirmier :

> *Dès qu'il m'était possible, je me rendais près de son grabat et, en ce moment même, nous ne pensions plus à nos souffrances.*

Le soir, on priait ensemble. Il avait fait d'un bout de planchette un chapelet qu'il égrenait. À certains jours il me fut possible de lui faire passer une soupe que j'obtenais en supplément par mon travail. Mais il ne voulait pas l'accepter. Je parvenais malgré tout à lui en faire prendre.

En mars 1945 se déclencha une diphtérie foudroyante, Jean mourut le 16 mars avant la fin de sa neuvaine à St Joseph. Nul

Le camp de Mauthausen

Situé à 20 km de Linz, le camp fut ouvert par Himmler, cinq mois après l'annexion de l'Autriche. Venus de Dachau, les premiers détenus construisirent la caserne et un camp de 32 baraques. Il fut classé dans la catégorie 3, la plus terrible. Les prisonniers furent astreints à extraire des pierres au fond de la carrière. Ils devaient remonter, lourdement chargés, par un escalier de 186 marches. Beaucoup, en tombant, se fracassaient la tête. Par la suite, des usines d'armement furent installées dans de profonds abris. Au manque de nourriture et à la pénibilité du travail s'ajoutait le sadisme des SS. Pour faire de la place dans les blocks surpeuplés, des prisonniers dépouillés de leurs vêtements et douchés d'eau froide étaient livrés au grand froid pour y mourir. On estime à 120.000 /159.000 le nombre de victimes de ce camp d'extermination. Quand les Américains arrivèrent le 5 mai 1945, 15.000 cadavres jonchaient le sol.

Sous nos têtes, nos richesses cachées
Une cuiller en bois, une paire de claquettes usées
Un bout de pain noir à demi entamé
Sur nous quatre une couverture, effilochée
Qui, au moindre mouvement, sur la terre glissait.

Lorsqu'enfin le dernier
De notre commando eut posé le pied
Sur l'ultime palier
Les chiens furent lâchés
Les trente fantômes rayés
Ont, dans le vide, sauté
Et au fond du trou béant se sont écrasés.

Poème du Colonel Gaston de Bonneval

doute que son protecteur l'ait bien accueilli ! Le corps du martyr fut tout de suite incinéré. Marcel Callo, son compagnon, mourut peu après, le 19 mars.

Le testament spirituel de Jean

En conclusion de ce parcours si émouvant, il convient de lire la dernière lettre de Jean à ses parents, écrite de la prison de Gotha le 17 juillet 1944. Portant la marque de la censure, elle n'est parvenue à la famille que plusieurs mois après le décès de Jean.

Voulant rassurer les siens, Jean commence par raconter son séjour à l'hôpital puis les conditions de travail à la prison, non sans une pointe d'humour. « *Nous avons des habits de prisonniers d'une couleur plus ou moins violacée. Le plus amusant est le petit calot rond et plat. Vous ririez bien si vous me voyiez avec ça sur la tête.* »

Après ces propos rassurants, Jean fait part de sa vie intérieure en des termes qui permettent de parler de testament spirituel. En voici la partie centrale, la finale montrant combien Jean était attaché à chacun des membres de sa famille.

> *Toute la journée seul, ce qui est nouveau et qui pourtant rappelle par bien des côtés le séminaire. Mais c'est plus que le séminaire,* ***c'est le noviciat***[8]*. Inutile de vous dire que nous n'avons aucun livre en notre possession sauf un livre allemand par semaine, de la bibliothèque.* ***Les trois voeux*** *sont singulièrement réalisés ici. Plus de préoccupations extérieures ; on n'a plus qu'à s'occuper de soi. Je veux dire de son propre salut, tout à fait selon la méthode de saint Ignace. Je n'avais jamais fait de noviciat, j'en profite. Au fond, c'est très simple : Quelques prières tout à fait courtes, -j'ai oublié les autres,- égrenées le long de la journée, afin de me tenir constamment en présence de Dieu. Et dans ma* ***pauvreté*** *et mon dénuement actuel - spirituel s'entend -, voilà le 13e dimanche sans messe -, je découvre*

8 Nous mettons en gras les mots clefs du texte. - Jacques, frère de Jean, était entré chez les Jésuites et partit lui aussi au STO. Il fut envoyé dans le Nord de l'Allemagne. Une fois, il put se rendre à Schmalkalden et il fut renvoyé en France avec d'autres en mars 1944.

pourtant que notre christianisme est singulièrement riche. Je fais oraison le matin et le soir – comme ça se trouve d'ailleurs – en général sur les mystères du rosaire, ou sur la vie de Notre Seigneur, sur le Notre Père, sur le Je vous salue Marie. Et je crois qu'à l'avenir je ferai toujours ***oraison*** *ainsi. Le chapelet naturellement tient une grande place. En général, j'en dis un le matin et un le soir. Est-ce que ce n'était pas primitivement le bréviaire du frère convers ?* ***Frère convers*** *; oui : voilà tout à fait ce que je suis maintenant... Je pense aussi souvent à ma vie passée. J'en vois chacun des événements. Ce qu'il y avait de bien et surtout ce qu'il y avait de mal. Je pense aussi* ***à l'avenir, à ma vocation****. Je demande à Dieu qu'il m'éclaire et qu'il me conduise tout à fait selon sa volonté et ainsi tout ira bien. Tous les soirs je récite le Souvenez-vous parce que je sais que vous le récitez vous aussi. (MJT, p. 189-193)*

Noviciat, le mot se réfère soit à la perspective d'entrer chez les Jésuites qu'il avait eue au séminaire d'Issy, soit au désir qu'il avait exprimé à Pierre Liégé, alors scholastique du même âge que lui : entrer chez les Dominicains pour les études théologiques et l'ouverture aux problèmes de l'apostolat dans le monde moderne[9]. À ce stade de sa vie, Jean n'a d'autre aspiration que d'accomplir la volonté de Dieu et c'est avec courage qu'il accepte les épreuves de la prison comme préparation à son avenir, quel qu'il soit, comme il l'avait écrit peu auparavant à ses parents.

Quand je pense aux épreuves qui m'attendent encore, je réagis de mon mieux et tâche de me fixer tout en Dieu. Comme tout se simplifie et vraiment je n'ai pas du tout l'impression de perdre mon temps. (MJT,p. 185)[10]

Ce récit suffit à lui seul, mieux que tout commentaire. Comment ne pas admirer le courage de ces disciples missionnaires qui, ensemble, dans un océan de haine, ont fait briller la lumière de l'amour plus fort que la mort ? *La béatification des 51 martyrs français*

9 Lettre à la famille, après la mort de Jean.

10 C'est à bien juste titre que ces derniers mots figurent sur le Mémorial de Vierzon.

dans le Reich nazi[11] aurait une grande signification ecclésiale. Il nous reste à espérer que la cause, maintenant en bonne voie après tant de péripéties, aboutisse pour le réconfort de tous ceux qui doivent faire briller le flambeau de la foi dans un monde indifférent ou même ouvertement hostile.

Homélie de Mgr Kuehn à Vierzon

Compagnon de Jean, Mgr Louis Kuehn prononça à Vierzon, pour la fête de Sainte Perpétue (8 mars 1987), une profonde méditation sur le sens de ces vies données. En voici de larges extraits :

> *Le premier choc qui nous a marqués alors, c'est une certaine révélation du mystère du mal...Le mal de la souffrance, mais aussi le mal de la dégradation morale et de la perversion de l'esprit...*
>
> *J'ai retrouvé dans mes lettres une seule mention des camps de concentration, à propos de séminaristes qui s'étaient fait prendre au moment où ils passaient en Espagne... Mais nous ne savions pas, à l'époque, ce que c'était. Je me rappelle avoir rendu visite, avec Jean Tinturier, à un Français qui avait passé quelques mois dans un camp de travail ! C'est vrai qu'il était assez bavard et bagarreur, mais personne n'a cru ce qu'il nous racontait sur ce camp. C'était littéralement in-croyable. Ce déchaînement collectif de passions malsaines nous semblait réservé à d'autres époques, comme celle de l'Empire romain persécutant Perpétue et Félicité.*
>
> *Un mal qui était étranger à nos cœurs de 20 ans ; et pourtant nous pressentions que les racines de cette pieuvre venue d'ailleurs risquaient aussi d'atteindre notre propre cœur...*
>
> *Jean Tinturier m'a beaucoup aidé à entrer dans ce combat chrétien, il était notre aîné et le responsable de notre groupe*

11 Livre bilingue rédigé pour les JMJ de Cologne en 2005, avec une double préface, l'une du Cardinal Joachim Meissner, archevêque de Cologne et l'autre de Mgr François Saint-Macary, archevêque de Rennes.

apostolique de Schmalkalden. C'est à ce titre qu'il a été arrêté. En relisant ses lettres jaunies de cette période, j'ai eu la surprise d'y découvrir en germe ce que j'ai essayé de vivre par la suite comme évêque. Vous me permettrez d'en évoquer quelques éléments :

-Tout d'abord, l'importance de construire à la base un tissu d'Église. À vrai dire nous étions partis pour cela en Allemagne. Nous avons très vite suscité en Thuringe des rencontres de toutes sortes, soit chacun dans son secteur, soit en voyageant en fraude : cercles d'études, récollections et, au début, lorsque cela n'était pas encore interdit, des messes pour les Français.

-Dans ces réunions, Jean avait le souci de vérifier comment la Parole de Dieu prenait corps humblement dans la vie de tous les jours...

-Nous avions bien du mal à trouver des prêtres français pour nous soutenir. Nous allions en chercher bien loin en fraude... C'est vous dire que nous éprouvions l'importance irremplaçable du prêtre... Mais, et ce n'est pas contradictoire, nous avons découvert aussi la nécessité de communautés vivantes qui n'attendaient pas tout du prêtre....

À l'époque, nous pouvions communier pratiquement tous les soirs, après le travail, grâce à notre curé allemand : quoi qu'il arrive, l'Église et l'Eucharistie dépassent les frontières.

En pensant à tout ce qu'il a vécu dans l'époque purificatrice et sanctifiante des camps de concentration, j'évoque souvent le chapitre 12 de l'Évangile selon Saint Jean.

Père, fais-moi passer sain et sauf à travers cette Heure.

Pour moi, cette prière de Jésus résume toute l'attitude de Jean Tinturier pendant sa Passion.

Jean a accepté simplement de traverser l'Heure qui était la sienne, de la prendre à bras le corps. Il l'a vécue non en héros de bande dessinée mais « comme un gosse », dit- il dans l'une de ses dernières lettres, comme un enfant confiant et tout donné. Il rejoint ainsi mystérieusement l'attitude de Perpétue et de

Félicité, que l'histoire nous montre à la fois fragiles devant la souffrance humaine, et fortes de la foi même du Christ quand l'Heure dernière de leur propre enfantement est advenue.

Avant de partir en Allemagne, Jean écrivait à un jeune prêtre de ses amis : « *N'est-ce pas une tentation : perdre la tête (face au mal qui envahit la France et le monde), ou se réfugier dans le « je m'enfoutisme » complet, ou s'évader dans la superstition... Il y a le détachement du spectateur et celui du Saint, l'un veut être une désertion ; il nous faut au contraire participer aux angoisses de l'Heure, un peu* ***comme le Christ à l'agonie****, mais alors s'attacher à Dieu en même temps. Et voilà le vrai détachement du saint.* »

Les fruits de la Résistance spirituelle

Au terme de ce récit où s'est révélée au grand jour la barbarie nazie, il convient de faire mémoire du courage des prêtres et religieuses allemandes et autrichiennes qui, malgré des menaces de plus en plus vives, ont soutenu les travailleurs étrangers. Le camp de Dachau avait été ouvert dès 1933 pour neutraliser les opposants au régime, communistes et prêtres qui, eux étaient rassemblés dans les mêmes baraques.

Rappelons le courage du Père Joseph Redemann, curé de Gotha. Résistant à la propagande nazie dès la première heure, il fit tout ce qu'il pouvait pour les prêtres et les travailleurs français, au grand risque d'être envoyé à Dachau.

À Paris, Franz Stock, « l'aumônier de l'enfer », a porté un témoignage exceptionnel de charité. Après la Libération, il fut nommé Supérieur du Séminaire des barbelés (1945) pour les séminaristes allemands prisonniers.

Chez les résistants spirituels, la fermeté du refus n'a pas conduit à l'explosion de la haine. Nul doute que tant de sacrifices n'aient porté leurs fruits, notamment dans la réconciliation franco-allemande rendue possible par la hauteur de vues de catholiques engagés, comme Robert Schuman, Conrad Adenauer et tant d'autres.

Image mortuaire
de Jean Tinturier

SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIERES
DE
L'Abbé Jean TINTURIER

Etudiant au Séminaire des Carmes
Né le 20 février 1921
Arrêté le 17 avril 1944, pour activité
jociste
Mort le 18 mars 1945, au camp
de concentration de Mauthausen

Permettez, Seigneur, que le sacrifice que fit de tout lui - même votre lévite, en faveur de ses frères ouvriers, suscite parmi eux de solides vocations, qui aideront au relèvement de la France.

A ceci nous avons connu l'amour du Christ : c'est qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères.
(Saint Jean, 3-16.)

Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il ne porte pas de fruit.
(St Luc, 14-25.)

Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père.
(St Mat, 10-32.)

Nous sommes plus que jamais entre les mains de Dieu notre Père. Je sais que c'est pour lui et pour nos frères que je suis ici, et cela me soutient beaucoup.
(Lettre de 10-5-1944, Prison de Gotha.)

Si nous sommes jugés dignes de rendre témoignage de notre foi, nous le ferons avec fierté.
(Message à ses camarades Jocistes.)

Jean savait ce qui l'attendait; déjà, il était bien faible. Saint Paul était son modèle. Il m'en parlait souvent. Je sentais en lui une vie et un état d'âme très élevé.
(Témoignage d'un Jociste, Hiver 1945, Haute-Silésie.)

« *Jean se penchait sur moi et me remontait, me prodiguant de douces et bonnes paroles, comme savent le faire les Prêtres.* »
(Mars 1945. Un Déporté du Bloc 5, de Mauthausen.)

Élévation

Mémorial Jean Tinturier
à l'église Notre-Dame de Vierzon

Selon l'auteur Wilfried Benz, ce Mémorial évoque les 186 marches que les condamnés de Mauthausen devaient remonter, chargés de lourdes pierres, au grand risque de tomber et de se fracasser au fond de la carrière. Comme une échine courbée sous l'effort et la souffrance, elle exprime le sacrifice des condamnés. En haut, une croix penchée en avant, comme le Christ qui se penche vers eux.

A Vierzon, inauguration de l'escalier Jean Tinturier

Le 13 novembre 2021, M. Nicolas Sansu, maire de Vierzon, donna le nom de Jean Tinturier à l'escalier qui monte à l'église Notre-Dame où Jean fut baptisé. En présence du Père Olivier Crestois, curé de la paroisse, de la Fraternité Ste Perpétue et d'une assistance nombreuse. Mgr Jérôme Beau déclara :

Jean a choisi de ne pas abandonner ses frères partis au STO,
de les accompagner, de pouvoir leur donner le soutien de la foi,
le soutien de savoir qu'ils ne sont pas abandonnés sur leur route.

Discours Nicolas SANSU :

C'est un grand bonheur d'honorer aujourd'hui Jean Tinturier, homme de foi, humaniste, qui perdit la vie par ce que l'on peut appeler le zèle apostolique. C'est ainsi qu'il fit le choix de partir pour accompagner les autres, ceux qui furent des volontaires forcés, forcés par l'Allemagne nazie et forcés par les collaborationnistes de Pétain pour aider l'effort de guerre allemand.
Aider, accompagner les autres, mais surtout promouvoir auprès de chacun les clés de la liberté de conscience, les clés de l'amour du prochain, au plus près de ceux qui souffrent, ce fut le choix de la JOC, dans le cadre d'une résistance chrétienne intérieure à l'Allemagne nazie. Les chemins ont été multiples pour combattre cette idéologie immonde, qui érigeait le racisme, l'antisémitisme en système, qui brisait la liberté, l'égalité, la fraternité.
Jean Tinturier avait choisi celui qui le guidait depuis des années, organisant la solidarité avec les plus vulnérables, tentant sans cesse d'assurer la cohésion, mettant en œuvre des lieux de débats et de soutien avec l'amicale des Travailleurs qu'il a contribué à créer. L'histoire nous enseigne qu'au total 600 séminaristes et scolastiques religieux décidèrent du même chemin. Un chemin qui peut interroger, mais un chemin qui, pour Jean Tinturier et ses amis, était celui de l'espérance. Espérance de porter la résistance aux idéaux funestes de

l'Allemagne nazie, espérance que la foi soit plus forte que la barbarie. Jean Tinturier porta donc cette parole d'espérance et de résistance durant 18 mois, jusqu'à en mourir, condamné qu'il fût à la déportation avec comme motif, je cite: « *par son action catholique auprès de ses camarades français, pendant son temps de service de travail obligatoire, il a été un danger pour l'état et le peuple allemand* ».
D'autres jeunes firent d'autres choix, celui de rejoindre le maquis, ou celui de rejoindre le général de Gaulle, celui en tout cas de refuser le joug nazi sur l'Europe et la France. Et, chacun aura fait sa part du chemin, du chemin vers la liberté, ainsi que l'écrivait Aragon en mars 1943, dans le magnifique poème *La rose et le réséda* :

« Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du combat commun
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n 'y croyait pas»

Oui, nous nous inclinons devant toutes celles et tous ceux qui n'ont pas failli durant ces années terribles, nous nous inclinons devant celles et ceux qui ne se vautrèrent pas dans la collaboration, nous nous inclinons devant leur lucidité face à l'histoire, nous nous inclinons car ils portèrent les droits humains face à l'indicible.
L'Histoire ne repasse jamais les plats, a-t-on l'habitude de dire et d'entendre... mais des ressorts communs nous éclatent en pleine figure. La montée des nationalismes sur fond d'inégalités, de violences faites aux plus précaires dans leur vie quotidienne, la stigmatisation de l'autre soi-disant différent... tous les ingrédients s'agrègent pour que les solutions de haine et d'exclusion prospèrent. Vierzon n'est pas de cette engeance! Vierzon est fière d'accueillir des personnes du monde entier, dans l'entièreté de leur humanité. C'est comme cela que nous nous sommes construits, avec humanisme, solidarité et fraternité. C'est comme cela qu'ensemble, ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas, nous continuerons de porter ces valeurs.

Aujourd'hui, dans l'année du 100e anniversaire de la naissance de Jean Tinturier, au nom de la ville et du conseil municipal, c'est avec émotion et plaisir que nous allons dévoiler la plaque qui concrétise la dénomination de cet escalier, escalier qui répond à l'oeuvre de Wilfrid Benz symbolisant l'escalier funeste de Mauthausen avec ses 186 marches de la mort. Aujourd'hui, c'est un escalier qui ouvre sur la vie, un escalier que tout un chacun pourra emprunter, un escalier qui dans un clin d'oeil œcuménique nous propulse au sommet de la butte de Sion, qui était a priori propriété du Seigneur de Sion et donc loin des considérations théologiques, un escalier qui honore un enfant de Vierzon dont l'action mérite d'être donnée à voir et à entendre. Je vous remercie.

Sommaire

Préface de Mgr Beau *p.3*
Bibliographie *p.4*
Chapitre I : Préparation p.7
Entrée au Séminaire de St Sulpice p.7
Quelle orientation prendre p.9
La vie au Séminaire des Carmes p.11
Encadré : La Faculté de théologie *p.11*
Le drame du STO p.13
Le cas de conscience et la décision de Jean p.15
Encadré : Les Jésuites en pointe pour la Résistance spirituelle *p.15*
Chapitre II : L'apostolat en Thuringe p.17
Le départ de Jean Tinturier pour l'Allemagne p.17
Encadré : Le clergé français en Allemagne *p.17*
L'installation à Schmalkalden p.17
Pionnier solidaire p.18
La mission de Thuringe p.19
Encadré : Le groupe de Gotha *p.19*
La constitution d'un réseau p.20
La montée des menaces p.22
Les premières arrestations p.24
À l'hôpital de Gotha p.25
Les Douze dans la prison de Gotha p.26
La vie spirituelle du groupe p.27
Chapitre III : La participation à l'agonie du Christ.... p.30
La mort d'un martyr p.31
Encadré : Le camp de Mauthausen *p.32*
Le testament spirituel de Jean p.33
Homélie de Mgr Kuehn à Vierzon p.35
Encadré : Les fruits de la Résistance spirituelle *p.37*
Image mortuaire de Jean Tinturier p.38
Le mémorial de Vierzon p.39
Inauguration de l'escalier Jean Tinturier à Vierzon p.40
Liste des 50 martyrs p.43

Couvertures : • *La croix des Immortelles, cf. p.16*
• *Au bout de la nuit - Vidéo-cassette, Thierry* DES TOUCHES, *1995*

Photos : Edouard COTHENET

Liste des 50 martyrs victimes du décret de persécution nazi du 3 déc. 1943

1944

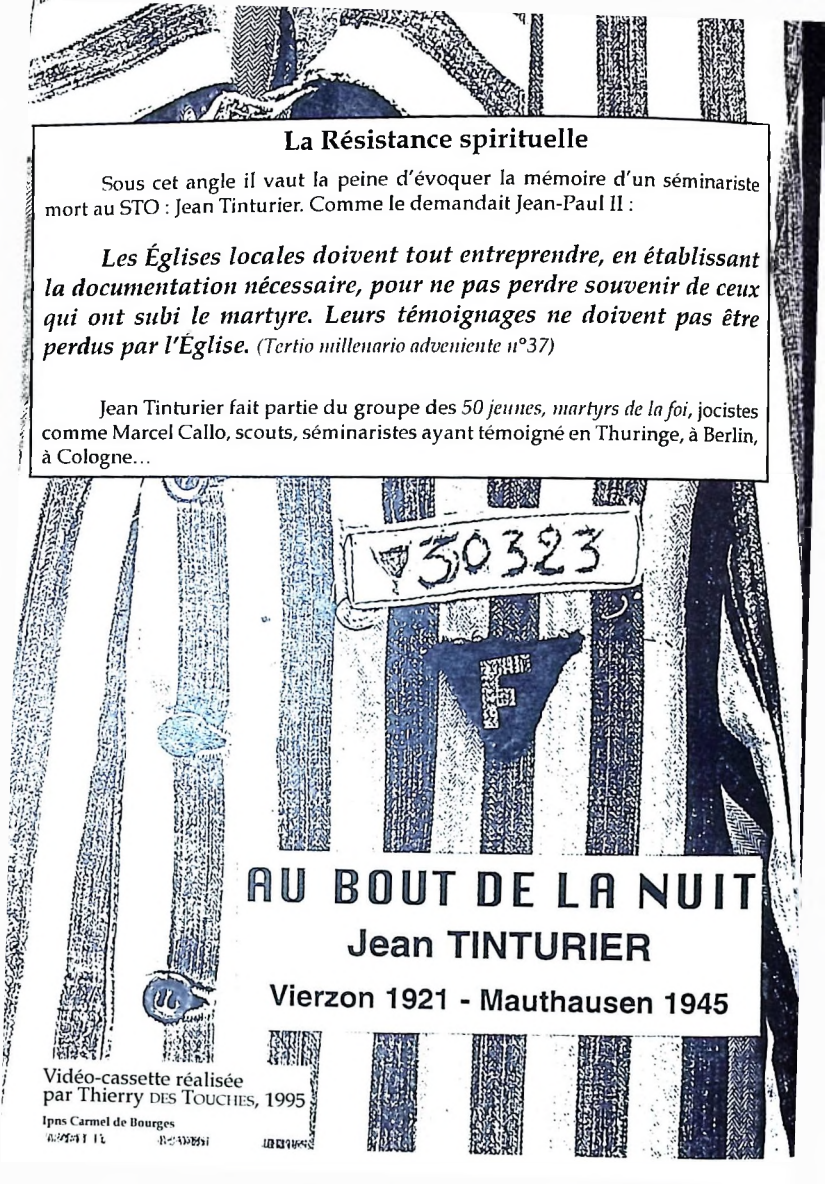
04.05 : Jean Mestre (joc., Paris)	*Brunswick*	† Watendstdedt-Hallendorf
11.10 : Bernard Lemaire (joc., Le Havre)	*Cologne*	† Buchenwald
12.10 : Maurice Grandet (joc., Le Havre)	*Cologne*	† Buchenwald
22.10 : Raymond Cayré (pr., Albi)	*Cologne*	† Buchenwald
29.10 : Roger Vallée (sém., Sées)	*Thuringe*	† Mauthausen
31.10 : Fredo Dall'Oglio (joc., Romainville)	*Berlin*	† Wülheide
06.12 : Joël Anglès d'Auriac (scout, Toulon)	*Tchéquie*	† Dresde
19.12 : Pascal Vergez (pr., Tarbes)	*Saxe*	† Zöschen
20.12 : Louis Doumain (pr., Viviers)	*Saxe*	† Zöschen
26.12 : André Parsy (joc., Roubaix)	*Saxe*	† Zöschen

1945

03.01 : Colbert Lebeau (joc., Châtellerault)	*Saxe*	† Zöschen
10.01 : Robert Beauvais (scout, Paris)	*Berlin*	† Neuengamme
12.01 : Victor Dillard (sj.)	*Rhénanie*	† Dachau
16.01 : Jules Grand (pr., Le Puy)	*Cologne*	† Buchenwald
16.01 : Gaston Raoult (scout, Le Havre)	*Rhénanie*	† Buchenwald
19.01 : Robert Défossez (Cambrai, scout)	*Cologne*	† Buchenwald
24.01 : Gérard Cendrier (ofm.)	*Cologne*	† Buchenwald
31.01 : André Vallée (joc., Sées)	*Thuringe*	† Leitmeritz (k^{da} de Flossenbürg)
08.02 : Eugène Lemoine (joc., Saint-Brieuc)	*Saxe*	† Zöschen
17.02 : Louis Didion (Ghyvelde, scout)	*Cologne*	† Buchenwald
20.02 : René Rouzé (joc., Livry-Gargan)	*Silésie*	† Dora
24.02 : Marcel Touquet (joc., Clichy)	*Berlin*	† Ravensbrück
12.03 : Pierre de Porcaro (pr., Versailles)	*Saxe*	† Dachau
15.03 : André Boucher (ofm.)	*Cologne*	† Buchenwald
16.03 : Jean Tinturier (sém., Bourges)	*Thuringe* †	Mauthausen
19.03 : Marcel Callo (bx. : joc., Rennes)	*Thuringe*	† Mauthausen
20.03 : Jean Lépicier (joc., Angers)	*Cologne*	† Buchenwald
27.03 : Lucien Croci (joc., Vincennes)	*Berlin*	† Ravensbrück
02.04 : Antoine Charmet (pr., Saint-Etienne)	*Cologne*	† Buchenwald
04.04 : Henri Marrannes (joc., Paris)	*Thuringe*	† Zwickau (k^{da} de Flossenbürg)
09.04 : Robert Saumont (Rouen, scout, a.c.)	*Cologne*	† Buchenwald
12.04 : Paul Le Ber (ofm.)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
12.04 : Philippe Bouchard (Dijon, scout)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
12.04 : Raymond Louveaux (scout, Vincennes)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
14.04 : Jean Perriolat (joc., Valence)	*Silésie*	† Mauthausen
15.04 : Camille Millet (joc., Ivry-sur-Seine)	*Thuringe*	† Flossenburg
20.04 : Bernard Morizot (scout, Avallon)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
20.04 : Louis Pourtois (joc., Besançon)	*Thuringe*	† Mauthausen
22.04 : René Ponsin (joc., Pontoise)	*Rhénanie*	† évac. de Buchenwald
22.04 : Bernard Perrin (scout, Lyon)	*Saxe*	† Mauthausen
24.04 : Jean Chavet (jéc., Saint-Etienne)	*Saxe*	† Mauthausen
25.04 : Henri Euzenat (joc., Magenta)	*Karlsruhe*	† Mauthausen
25.04 : Jean Préhu (scout, Laval)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
26.04 : Joseph Paraire (ofm.)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
01.05 : René Boitier (Faremoutiers, scout)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
03.05 : Maurice Rondeau (pr., Meaux)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald
06.05 : Marcel Carrier (joc., Paris)	*Thuringe*	† évac. de Flossenbürg
07.05 : Jean Batiffol (pr., Paris)	*Autriche*	† Mauthausen
13.05 : Jean Duthu (sém., Clermont-Ferrand)	*Brunswick*	† Flossenbürg
12.06 : René Giraudet (pr., Luçon)	*Berlin*	† Bergen-Belsen-Paris
17.06 : Jean Bernier (scout, Verdun)	*Cologne*	† évac. de Buchenwald

La Résistance spirituelle

Sous cet angle il vaut la peine d'évoquer la mémoire d'un séminariste mort au STO : Jean Tinturier. Comme le demandait Jean-Paul II :

Les Églises locales doivent tout entreprendre, en établissant la documentation nécessaire, pour ne pas perdre souvenir de ceux qui ont subi le martyre. Leurs témoignages ne doivent pas être perdus par l'Église. *(Tertio millenario adveniente n°37)*

Jean Tinturier fait partie du groupe des *50 jeunes, martyrs de la foi*, jocistes comme Marcel Callo, scouts, séminaristes ayant témoigné en Thuringe, à Berlin, à Cologne…